

LE FILS DE L'HOMME,

Souvenirs de 1824,

PAR M. PAUL DE LUSSAN;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS,
LE 28 DÉCEMBRE 1830.

.....
PRIX : 1 FR. 50 C.
.....



PARIS.

R. RIGA, LIBRAIRE,
FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

J.-N. BARBA, EDITEUR, PALAIS-ROYAL.

.....
M DCCC XXXI.

131499-B

UN MOT.

Ce petit drame, écrit avant la révolution de juillet, n'avait pas été fait pour le théâtre. L'auteur le destinait à former, avec plusieurs autres, un volume de scènes contemporaines. C'est à son insu et contre son gré qu'il a été représenté.

En publiant cette déclaration, l'auteur n'a pas la pensée de faire une profession de foi politique à propos d'une bluette sans importance. Il veut seulement constater un fait.



PERSONNAGES.

FRANÇOIS, DUC DE REICHSTADT.
L'ABBÉ ZAMBINI, son chapelain.
LE COMTE DE WALTERBRUTH, son gouverneur.
GEORGES BRÉMONT, homme de lettres français.
WERNER, conservateur d'une résidence impériale.
MINA, sa fille.
GENS DU CHATEAU.

ACTEURS.

Mlle DÉJAZET.
M. THÉNARD.
M. DUBOURJAL.
M. VOLNYS.
M. MATHIEU.
Mlle BALTHAZARD.

La scène se passe à quelques lieues de Vienne, dans un des châteaux de plaisance de l'Empereur.

COSTUMES.

LE DUC. Habit noir boutonné jusqu'en haut, pantalon noir, cravate noire, un crachat.

L'ABBÉ. Habit marron, culotte et bas de soie noirs, rabat et tonsure.

LE COMTE. Habit blanc brodé d'or, culotte et bas de soie blancs, chapeau à plumes blanches, ceinture d'or, épée et canne; une longue brochette de décorations.

WERNER. Frac bleu, culotte blanche, bottes à l'écuyère, chapeau à trois cornes, canne.

MINA. Robe blanche; en cheveux.

DOMESTIQUES. Livrée blanche galonnée.

PIQUEURS. Habits rouges, culottes blanches, bottes à l'écuyère.

LE FILS DE L'HOMME.

SOUVENIRS DE 1824.

(Le théâtre représente une salle avec deux portes au fond donnant sur une galerie; à gauche du spectateur, l'entrée d'un oratoire; à droite, un grand portrait de famille.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MINA, seule au lever du rideau ; elle est assise sur le premier plan à droite du spectateur, et chante le refrain d'une tyrolienne, en s'accompagnant d'une guitare.

Allons, je commence à chanter passablement ma tyrolienne, et j'espère que mon professeur sera content de moi. Comment ne ferais-je pas des progrès avec M. Georges? c'est un si bon maître. Jui; mais si mon père savait qu'il n'est pas Allemand... qu'il est Français! Un Français dans ce château, où il est défendu de prononcer seulement le nom de la France!... aussi, s'il n'avait pas employé de stratagème, il n'aurait jamais eu accès auprès de moi; je ne l'aurais pas connu, et je sens maintenant que ç'aurait été dommage...

SCÈNE II.

MINA, WERNER, DOMESTIQUES. *Ils portent des caisses d'arbustes et de fleurs.*

WERNER.

Par ici, vous autres; posez ces caisses-là... ces fleurs dans l'oratoire... vous allumerez aussi les cierges. M. l'abbé Zambini a recommandé qu'à son arrivée tout fût prêt pour célébrer l'office du soir.

MINA.

Ah! mon Dieu, mon père, pour qui donc tous ces préparatifs?

WERNER.

Ah! c'est toi, ma fille. Eh bien! tu ne sais pas encore la nouvelle?.. Il vient de m'arriver un exprès de Vienne, pour m'annoncer que le jeune duc allait venir passer la semaine de Pâques dans ce château, afin de se préparer par la retraite à remplir ses devoirs de chrétien.

MINA.

C'est vrai! il y a un an, à pareille époque, il a déjà fait un

séjour ici. Pauvre enfant !... Je me rappelle encore son visage pâle et abattu, son air triste et rêveur. Si jeune, aurait-il déjà des chagrins ? Pourquoi donc ce mystère dont on l'entoure, et surtout cette défense-express de laisser pénétrer aucun étranger jusqu'à lui ?

WERNER.

Je vous ai déjà dit, Mina, de ne jamais me faire de questions à cet égard. Que diable, le prince a l'air rêveur, parce qu'il aime à rêver. C'est son caractère. Je ne vois là rien d'extraordinaire.

MINA.

Pourtant, je me souviens fort bien de l'avoir vu un jour, comme je vous vois, pleurer tout seul là-bas, dans l'allée d'orangers !

WERNER.

Mina ! finirez-vous !.. Ecoutez, ma fille, ceci est plus sérieux que tu ne penses ; et je te le répète, la plus petite indiscretion de ta part, la question la plus insignifiante suffirait pour me faire perdre ma place de conservateur de ce château.

MINA.

Ecoutez donc, mon père, c'est plus fort que moi. Je ne puis m'empêcher de plaindre ce pauvre jeune homme, toujours obsédé par son chapelain et son gouverneur. Vous avez beau dire, la conduite qu'on tient à son égard n'est pas naturelle.

WERNER.

Malheureuse enfant ! Elle a juré de me compromettre ! (*A Mina.*) Mais tu ne sais donc pas, imprudente jeune fille, que... enfin... Tiens, parlons d'autre chose, car les murs ont des oreilles, et je crains déjà d'en avoir trop dit.

MINA.

Pourtant on dit que le jeune duc...

WERNER.

Encore !.. (*A part.*) Je vais bien faire changer la conversation. (*Haut.*) Ah ! ça, je n'ai pas encore vu M. Georges aujourd'hui...

MINA, *vivement*

Monsieur Georges, mon père... Mais l'heure de ma leçon n'est pas encore arrivée.

WERNER.

Je l'aime assez, ce monsieur Georges... quoique je ne trouve pas en lui ce flegme, cette gravité tranquille qui vont si bien à un bon allemand... tantôt il est gai, éventé comme un Français ; tantôt sombre et pensif comme un Anglais atteint du spleen... Quelle différence avec Spandmann, le directeur

des jardins du comte de Hombourg! Voilà un bon parti! un garçon frais et vermeil comme ses tulipes et ses œillets! mais tu repousses ses hommages.

MINA.

Il ne me plaît pas.

WERNER.

Tandis que monsieur Georges, au contraire... Allons, allons, mon enfant, je ne veux pas contrarier tes inclinations, et quand nous connaîtrons sa famille, je verrai ce que j'aurai à faire; mais en attendant, Mademoiselle, vous aurez la bonté de lui signifier qu'il ait à suspendre ses leçons et ses visites, au moins pendant huit jours.

MINA.

Comment, mon père!...

WERNER.

Eh! bien... et mes ordres donc... n'est-il pas étranger au château?.. je n'aurais plus qu'à dire adieu à ma place si le gouverneur du prince le rencontrait ici... Ainsi, mon enfant, c'est convenu... Quant à moi, je vais achever les préparatifs qui me restent à faire pour recevoir dignement notre nouvel hôte! (*A part.*) Pauvre enfant!... je veux au moins lui rendre le séjour de ce vieux château le moins triste possible... (*Haut.*) Au revoir, mon enfant!..

(il sort.)

SCÈNE III.

MINA, *seule.*

Il en parle bien à son aise mon père... rester huit jours sans voir M. Georges... justement quand j'avais le plus besoin de lui parler... car j'ai fait la même remarque que mon père... Georges a parfois des momens de tristesse qui me feraient croire qu'il me cache un secret... Aujourd'hui même, je me proposais de l'interroger à ce sujet... et voilà qu'il faut que je reste encore huit jours sans rien savoir. Je vous le demande... est-ce contrariant!..

SCÈNE IV.

MINA, GEORGES; *il a un petit portefeuille sous le bras.*

GEORGES, *à la cantonnade.*

Quand je vous dis que je suis de la maison... la consigne n'est pas pour moi...

MINA.

Ah! vous voilà, monsieur Georges; à qui donc parlez-vous?

— 8 —

GEORGES.

A un grand diable de kinzerlick qui est en faction à la grille et qui voulait me barrer le passage... Quelle fantaisie a donc eue votre père, d'établir ainsi un avant-poste à l'entrée du château?... est-ce qu'il voudrait le mettre en état de siège ?

MINA.

Vous plaisantez... Moi, je n'en ai guère envie...

GEORGES.

Comment, des nuages sur cette jolie figure !.. Mais j'ai là de quoi les dissiper... (*Montrant son portefeuille.*) (1) Un bolero charmant que je vous apporte pour votre leçon d'aujourd'hui..

MINA.

Ah! bien oui, ma leçon... voilà le sujet de ma tristesse... Il faut que je vous donne congé, non seulement pour aujourd'hui, mais pour toute la semaine.

GEORGES.

Comment ?

MINA.

Oui, apprenez que le jeune duc vient passer la Semaine-Sainte dans ce château... et que...

GEORGES.

Que dites-vous ?..

MINA.

Hélas ! oui... c'est la vérité !

GEORGES.

Il serait possible... Tous mes vœux vont donc enfin être exaucés !..

MINA.

Eh ! bien, à la bonne heure... comment, vous en êtes content ?

GEORGES.

Content... Ah ! Mina, jugez de mon bonheur, quand vous saurez... Mais avant tout, promettez-moi que vous me faciliterez les moyens de voir le jeune duc... Chère Mina, je vous aimais bien déjà ; mais je sens que mon amour va augmenter encore, car c'est à vous que je devrai de voir réaliser mon vœu le plus cher.

MINA.

Ah ! mon Dieu ! mais il est fou ce pauvre garçon... M. Georges, voulez-vous m'écouter un moment ?

GEORGES.

Parlez ! parlez... je vous écoute... Mais le voir... Dieu ! le voir !..

(1) Un portefeuille de musique contenant des parties d'orchestre.

MIXA.

Eh ! bien donc , Monsieur , sachez que ni vous , ni moi , ni personne autre que son gouverneur ou son chapelain , ne peuvent approcher du jeune duc ; sachez que les ordres les plus positifs sont donnés pour que tout étranger soit éloigné , et que celui qui tenterait de s'introduire ici serait puni des peines les plus sévères... Sachez enfin que mon père veut absolument que vous interrompiez vos leçons de musique pendant tout le tems que Son Altesse restera ici.. Maintenant , Monsieur , réjouissez-vous , soyez ravi , enchanté , comme vous disiez tout-à-l'heure...

GEORGES.

Ah ! Mina... par pitié , faites que je le voie , que je lui parle... Vous ne savez pas quel prix j'attache à cette entrevue ?

MINA.

Certainement non , je ne le sais pas , et c'est ce qui me fâche ; car je vois que vous avez un secret pour moi.

GEORGES.

Un secret... oui , Mina... mais... écoutez ; il serait trop long de vous expliquer quels rapports mystérieux peuvent exister entre le jeune duc et moi ; plus tard , vous saurez tout , je vous le promets ; tout ce que je puis vous dire maintenant , c'est que je n'ai quitté la France , entrepris ce long voyage , bravé tous les périls qui me menaceraient si l'on connaissait mon titre de Français , que pour arriver jusqu'à lui , pour le voir , ne fût-ce qu'un instant.

MINA.

Comment , monsieur ! je favorisais donc un complot sans m'en douter !

GEORGES.

Ah ! rassurez-vous ! les motifs qui me guident sont purs ; je ne veux que remplir la dernière volonté d'un mourant , et remettre au jeune duc un dépôt bien sacré. Ah ! Mina !... chère Mina , consentez à me secourir , et ma vie , ma vie entière ne suffira pas pour vous prouver ma reconnaissance.

MINA.

Mon Dieu !.. il m'attendrit... Mais mon père , je ne puis rien faire sans lui.

GEORGES.

Eh bien ! si je l'implorais... si j'essayais de le fléchir ?

MINA.

Un capitaine allemand !.. quand il s'agit de service ?.. Ah ! bien oui , vous ne le connaissez pas. Écoutez , mieux que cela , en parcourant dans tous les sens ce vieux château , que j'habite depuis mon enfance et où je m'ennuyais tant avant de vous connaître , j'ai fini par découvrir une issue secrète qui conduit à cette salle , sans prévoir qu'elle pût jamais m'être

utile ; je n'en ai parlé à personne , et tout le monde ignore l'existence de ce passage. Tenez, c'est ici... (*Elle va au portrait qui est à droite, pousse un ressort qui le fait enlever ; on voit derrière une petite porte.*) Vous entrez là, et quand le prince sera seul dans cette salle où il se tient ordinairement, vous paraîtrez !..

GEORGES.

A merveille ! mais comment saurai-je le moment ?

MINA.

C'est vrai ; il faudrait convenir d'un signal.

GEORGES.

Silence ! voici votre père.

SCÈNE V.

LES MÊMES, WERNER.

WERNER.

Comment ! encore ici M. Georges ! ma fille ne vous a donc pas fait connaître les ordres ?..

GEORGES.

Pardonnez-moi, M. Werner... et j'allais me retirer...

WERNER.

Que je ne vous en empêche pas, M. Georges ; j'en suis désolé ; mais c'est ma consigne. Ah ! mais j'y pense ; avant de partir vous pourriez m'en rendre un service, et si vous ne m'en voulez pas trop...

GEORGES.

Vous plaisantez, M. Werner.

WERNER.

Eh bien donc ! voici le fait : pour égayer un peu ce séjour, j'ai imaginé de donner une petite fête à notre jeune duc : quand je dis une fête, cela se bornera à une illumination dans le parc que le prince pourra voir d'ici, et à une sérénade qu'on exécutera sous ses fenêtres ; car la sévérité de son chapelain ne permettrait pas que d'autres plaisirs...

GEORGES.

Et en quoi puis-je vous être utile ?

WERNER.

En me donnant pour mes musiciens quelques jolis airs de votre composition ; ces pauvres gens ne connaissent que nos airs allemands du temps de Rodolphe de Hapsbourg, et notre jeune duc doit en être fatigué : si vous aviez dans votre portefeuille quelque chose de... qui... que .. enfin vous comprenez...

GEORGES, comme frappé d'une idée subite.

Quelle idée ! j'ai justement là ce qu'il vous faut ; un air qui, j'en suis sûr, charmera le jeune duc.

WERNER.

Est-ce un air national ?

GEORGES.

Oui, oui, M. Werner, c'est un air national.

WERNER.

C'est charmant ! donnez-moi ce morceau , je vais le distribuer à mes musiciens pour qu'ils puissent faire une répétition ; et quand, suivant sa coutume , le jeune duc sera retiré dans cette salle où il aime à s'enfermer, je gage qu'il me saura gré de cette surprise.

UN VALET.

M. Werner, le piqueur de Son Altesse vient d'arriver ; il ne la précède que d'un quart-d'heure.

WERNER.

Diable ! et mon dernier coup-d'œil à donner ! Mille remerciemens , M. Georges ; mais vous l'entendez , le prince va arriver, ainsi faites-moi le plaisir de ..

GEORGES.

Vous ne me retrouverez pas ici , M. Werner, je vous le promets.

WERNER.

Viens avec moi , Mina , j'aurai besoin de toi.

MINA, à part.

Je devine son projet.

(Elle sort en faisant des signes d'intelligence à Georges.)

SCÈNE VI.

GEORGES, seul.

Tout va bien... Werner, sans s'en douter, favorise mes projets. Cet air, qu'il va faire exécuter quand le prince sera seul ici, me servira de signal. Pauvre enfant ! peut-être reconnaîtra-t-il ce chant de victoire dont son enfance fut bercé ! Enfin, je vais donc le voir, lui parler ! Mon voyage n'aura pas été perdu : je saurai s'il est vrai , comme on me l'a assuré , que la politique autrichienne ait voulu qu'il restât dans une ignorance complète de sa naissance. Et mon livre, l'a-t-il reçu ! ce poème que m'avait inspiré les gloires du père... on m'a refusé la permission d'en faire hommage au fils. Il m'a fallu le jeter à la dérobée sur son passage quand il se promenait seul et mélancolique dans une allée de Schœnbrunn ; et, s'il l'a ramassé, aura-t-il pu le soustraire aux regards jaloux de ses Argus?.. Ah ! j'éprouve une impatience...

SCÈNE VII.

GEORGES, MINA, *accourant.*

MINA.

Et vite, et vite, M. Georges, cachez-vous ! le prince arrive, je viens de voir sa voiture dans l'avenue.

(On entend battre aux champs dans l'éloignement.)

GEORGES.

Chère Mina, croyez que ma reconnaissance...

MINA.

C'est bon, c'est bon, monsieur ; nous parlerons de cela plus tard... entrez vite, car je tremble qu'on ne vous aperçoive...

(Georges disparaît par la petite porte masquée par le grand portrait.)

SCÈNE VIII.

MINA *seule ; elle regarde.*

Il était temps, car voilà le prince qui descend de voiture avec son gouverneur et son chapelain... il vient de ce côté... (Le prince traverse la galerie du fond avec l'abbé, le comte de Walterbruth et Werner. Ils sont précédés et suivis de domestiques ; une musique sourde et mystérieuse doit accompagner toute cette scène.) Pauvre jeune homme ! il est encore plus pâle et plus abattu que l'an passé !..

SCÈNE IX.

LE COMTE DE WALTERBRUTH, WERNER, MINA.

LE COMTE.

Je vous le répète, capitaine, veillez à ce que la consigne la plus rigoureuse soit observée pendant le séjour du prince ; vous assemblerez tous les gens du château pour leur transmettre ces ordres, et s'il s'en trouve parmi eux dont vous ne soyez pas parfaitement sûr, vous les éloignerez sur-le-champ. Quelle est cette jeune personne ?

WERNER.

C'est ma fille, monsieur le comte !

LE COMTE.

Vous ferez en sorte que monseigneur ne la rencontre pas sur son passage ; cela ne serait pas convenable... allez...

MINA, *à part en sortant.*

Que le ciel veille sur mon pauvre Georges ?

(Elle sort avec son père.)

SCENE X.

LE COMTE, puis L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Ah ! vous êtes seul, monsieur le comte, tant mieux, car je désire avoir un moment d'entretien avec vous.

LE COMTE.

Je suis à vos ordres, monsieur l'abbé !

L'ABBÉ.

Attaché, comme vous le savez, depuis fort peu de temps à la cour de Vienne, en qualité d'aumônier, j'ai été désigné pour diriger la conscience du jeune duc, et c'est pendant cette sainte semaine que mes fonctions vont commencer.

LE COMTE.

Je le sais.

L'ABBÉ.

Vous comprenez combien il est important pour bien remplir les intentions de la cour, que je gagne la confiance, l'amitié du jeune prince. Et vous, monsieur le comte, qui l'avez élevé, vous pourriez m'en faciliter les moyens ; car vous connaissez ses goûts, son caractère, et...

LE COMTE.

Si je connais son caractère !.. je le crois bien, l'abbé, c'est moi qui l'ai fait, son caractère.

L'ABBÉ.

Je sais qu'en jetant les yeux sur vous, la cour a fait un excellent choix, et que vous entrez parfaitement dans ses intentions...

LE COMTE.

Certainement que j'y entre. On m'a dit : Comte de Walterbruth, le jeune duc, par telle, telle et telle raison, doit entièrement ignorer sa naissance et la vie aventureuse de son père ; il est nécessaire aussi qu'il ne reçoive qu'une éducation imparfaite, fausse, étroite ; aussi l'on vous choisit pour son gouverneur. Vous pensez, l'abbé, que je me suis fait un point d'honneur de justifier la confiance du gouvernement ; j'ai mis tous mes soins à faire de mon auguste élève le prince le plus nul de la confédération germanique ; j'ai fait des efforts de génie inouïs pour l'abrutir... passez-moi le mot : Eh bien !

L'ABBÉ.

Eh bien ?

LE COMTE.

Eh ! bien, j'ai presque perdu mon tems : pas la moindre disposition ! des idées élevées, justes, qui se font jour à

chaque instant, de manière à m'effrayer. Seulement, tout ce que j'ai pu obtenir, c'est l'ignorance la plus complète, la plus épaisse en matière d'histoire et surtout d'histoire contemporaine ; il n'a que cela de bon, c'est son beau côté.

L'ABBÉ.

C'est l'essentiel : quant aux idées élevées, justes, il est facile de leur donner une direction... (à part) et maintenant ce soin me regarde.

LE COMTE.

Grâce à ma vigilance, aucun étranger n'a jamais pu parvenir jusqu'à lui : ce n'est pas que des tentatives n'aient été faites ; dernièrement encore, un jeune homme, un Français ma foi, n'est-il pas venu me demander l'autorisation de présenter au duc je ne sais quel poème de sa composition, dont le héros était Napoléon ; vous jugez comme je l'ai reçu ; d'ailleurs, ce qui me rassure pour mon élève, c'est cette apathie, cette nonchalance dans laquelle il se plaît... Pourtant, je crois m'être aperçu d'un bien grand défaut.

L'ABBÉ,

Vous m'effrayez !

LE COMTE, *mystérieusement.*

Je crois, car je n'en suis pas sûr, mais j'ai de fortes présomptions pour croire, que malheureusement...

L'ABBÉ.

Achievez...

LE COMTE.

Que malheureusement il pense ! il pense beaucoup ..

L'ABBÉ.

Il pense !..

LE COMTE.

Il pense ! il aime surtout à être seul, renfermé ; et là, sa tête dans ses mains, il rêve des heures entières ; et puis tout-à-coup il relève son front, ses yeux étincellent, son regard est vif et perçant comme celui de... puis il marche avec agitation ; mais cette crise n'est que passagère, et bientôt son regard s'éteint, il se calme et retombe dans son apathie habituelle.

L'ABBÉ, *réfléchissant.*

Caractère essentiellement propre à la vie contemplative...

LE COMTE.

Eh ! tenez... qu'est-ce que je vous disais ? Le voyez-vous là bas dans la galerie ? Il se promène le front baissé, les mains derrière le dos, juste comme.... et vite courons le rejoindre... je tremble toujours, quand il est seul, que quelque leur subite de génie... au lieu que lorsque je suis près de lui...

L'ABBÉ.

Oui, je conçois qu'alors il n'y a rien à craindre.

LE COMTE.

Mille pardons ; l'abbé je vous rejoindrai bientôt.

L'ABBÉ.

Veillez prévenir Son Altesse que l'office du soir commencera dans une demi-heure.

(Le comte sort.)

SCÈNE XI.

L'ABBÉ, *seul.*

Oui, j'ai bon espoir ; cet homme a dû admirablement préparer son élève à l'accomplissement de mes desseins. Fatigué, obsédé par cet insipide courtisan, le jeune duc ne trouvera pas sans quelque plaisir une conversation plus solide, plus intéressante. On veut ici en faire un prince autrichien ; moi j'en ferai un prêtre ; l'intérêt de notre société l'exige. Forte de son nom qui n'est pas sans prestige, elle deviendra plus puissante, plus redoutable que jamais. Après tout, en cédant à l'impulsion que je veux lui donner, le jeune duc agira dans ses vrais intérêts. S'il est docile, cet habit (*montrant le sien*) pourra peut-être lui rendre un jour le titre pompeux dont il fut décoré en naissant. Le voici ; il paraît de mauvaise humeur, tant mieux !

SCÈNE XII.

L'ABBÉ, LE DUC ; *il parle à la cantonnade.*

LE DUC.

Encore une fois, monsieur le comte, je veux être seul, tout-à-fait seul. (*Apercevant l'abbé.*) Ah ! encore quelqu'un ici !

L'ABBÉ, *d'un ton mielleux.*

En vérité, je ne sais pourquoi monsieur le comte contrarie ainsi les goûts de Son Altesse ; car ce désir de la solitude n'est que l'expression d'une âme pure et sensible.

LE DUC.

Vous ne blâmez donc pas ce goût, monsieur l'abbé ?

L'ABBÉ.

Dieu m'en garde, monseigneur ! y a-t-il quelque chose de préférable à la solitude, à la tranquillité, à cette douce quiétude où l'âme presque détachée de la terre, s'élève à son gré dans les plus hautes régions de la pensée !

LE DUC.

Vous dites vrai, l'abbé, c'est une grande consolation de pouvoir s'isoler par la pensée. Tenez, à mon âge, il me

semble que les idées doivent être jeunes, vives, riantes, et pourtant je suis triste, inquiet; il me semble qu'un voile obscurcit ma vue, me cache quelque chose, je ne sais quoi... et si mon imagination veut aller plus loin, pénétrer ce doute, alors elle s'égaré... et je ne trouve rien... rien qu'un vide immense...

L'ABBÉ.

Ah! que je conçois ces sensations, monseigneur!... comme vous, je les ai éprouvées; comme votre altesse, j'ai été tourmenté de ce mal inconnu qui brise le cœur, avant d'avoir trouvé le remède infaillible...

LE DUC.

Et quel est-il?

L'ABBÉ.

Eh! bien, monseigneur, avouez que si ces élans de la pensée, ces efforts de votre imagination, au lieu d'être vagues, de n'avoir aucun motif arrêté, étaient concentrés vers un but unique, élevé, avouez que cet état pénible cesserait...

LE DUC, *vivement.*

Oui, oui, l'abbé... un but unique, élevé... la gloire?..

L'ABBÉ.

Oh! non, monseigneur, la religion; la gloire est changeante, la gloire exige une activité, une énergie que de saints devoirs ne réclament pas; au contraire, la piété se plaît dans le repos, dans le silence, dans la solitude; elle s'y fortifie même et procure des jouissances ineffables, parce qu'elles sont pures.

LE DUC.

Oui, vous avez peut-être raison, l'abbé, j'y songerai; mais maintenant laissez-moi seul; tantôt nous causerons... Au revoir, monsieur l'abbé, au revoir.

L'ABBÉ, *à part en sortant.*

Il est à nous!

(Il salue et sort.)

SCENE XIII.

LE DUC, *seul.*

La solitude!.. oui, l'abbé a raison; la tranquillité, le calme d'un cloître, ce doit être une bonne chose! Au lieu que la gloire, il faut tant d'énergie, tant de volonté!.. La gloire! c'est singulier, c'est comme un des rêves de mon enfance, comme un souvenir confus et lointain; je ne sais, mais ce seul mot éveille en moi une foule d'idées nouvelles, surtout depuis que je l'ai compris... car, grâce à l'éducation qu'ils m'ont donné, c'est à peine si j'ai lu quelque chose, et sans le hasard qui a fait tomber ce livre entre mes mains (Il

tire une brochure de sa poche et la parcourt en silence.) Ah ! ce livre, c'est mon trésor le plus précieux ! je l'ai peut-être lu vingt fois, et toujours je le parcours avec une nouvelle avidité... les beaux vers ! et quelle admirable destinée que celle de ce soldat qui devient général, premier consul, empereur ! Quel génie ! quelle puissance !.. mais après tout... est-ce vrai ! n'est-ce pas un de ces romans fabuleux, composés à plaisir ?.. pourtant je ne puis m'expliquer l'instinct qui me porte à y croire... quel intérêt Bonaparte a pour moi. Bonaparte !.. encore un mot qui réveille en moi je ne sais quelles pensées obscures, vagues. *(Pause.)* Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'éprouvé-je donc ? Oh ! ma tête se brise, et mon imagination s'épuise à chercher ! *(Il reste pendant quelques instans plongé dans une profonde rêverie. Une musique douce se fait entendre, et l'orchestre allant crescendo exécute tout-à-coup d'une manière éclatante l'air : La victoire est à nous ! Le duc tiré peu à peu de sa rêverie, se lève l'œil brillant, et écoute avec ravissement ; puis, quand la musique a cessé : Qu'entends-je ?.. quel est cet air ?.. qu'il est beau ! qu'il est noble !.. il me semble que mon cœur bat plus vite, qu'une chaleur inconnue circule dans mes veines !*

(Le duc se lève l'œil brillant et écoute avec ravissement.)

SCÈNE XIV.

LE DUC, GEORGES, attiré par ce signal, sort de sa retraite.

GEORGES, à part.

C'est le signal, je puis paraître.

(Il s'arrête un instant et contemple en silence le jeune duc qui ne le voit pas encore.)

LE DUC, réfléchissant.

Oui, cet air a déjà frappé mon oreille... il y a bien longtemps, et puis, il me rappelle comme des fêtes pompeuses, de brillans uniformes, des chants de victoire.... Oui, mais où ? à quelle époque de ma vie ?.. Oh ! qui donc dissipera les ténèbres qui m'environnent ?

GEORGES, paraissant.

Moi, monseigneur.

LE DUC, effrayé.

Hein ! qu'est-ce ?.. que voulez-vous ? qui êtes-vous ? d'où sortez-vous, monsieur ?

GEORGES.

Calmez-vous, monseigneur, et pardonnez à un Français la ruse qu'il a employée pour se rapprocher de vous.

LE DUC, avec intérêt.

Vous êtes Français ?

GEORGES.

Oui, monseigneur !

LE DUC.

Français !.. vous êtes le premier que je vois, monsieur,

car je ne sais pourquoi on les a toujours éloignés de moi...
Mais que voulez-vous ?

GEORGES.

Les momens sont précieux, monseigneur; ne peut-on nous entendre?... Ce que j'ai à vous dire...

(Il regarde autour de lui.)

LE DUC.

Nous sommes seuls, parlez... mais pourquoi cette émotion? Vous pleurez!... A mes genoux! que faites-vous? relevez-vous, monsieur.

GEORGES.

Vous concevrez mon émotion, monseigneur, quand vous saurez que depuis un an je cherchais l'occasion de vous aborder et de vous présenter un ouvrage... Mais, que vois-je? ce livre, c'est le mien... vous l'avez donc trouvé?

LE DUC.

Oui, par hasard dans le parc de Schönbrunn... Seriez-vous Georges Brémont, l'auteur de ce beau poème?... Mais pourquoi attachiez-vous tant d'importance à me présenter cet ouvrage?..

GEORGES.

Vous me le demandez, monseigneur; vous ne l'avez donc pas lu?

LE DUC.

Si! oh si! je l'ai lu avec un intérêt inexplicable...

GEORGES.

Quoi! le héros de ce poème vous serait-il inconnu? Ignorez-vous donc quel est ce Bonaparte?

LE DUC.

Mais un grand guerrier, un génie que j'admire et que j'ai peine à comprendre... et tenez... là... tout-à-l'heure encore, cet air que l'on jouait l'a rappelé à ma mémoire, comme si je l'avais connu, sans que je pusse me rendre compte de cette bizarrerie.

GEORGES.

On ne m'avait donc pas trompé! il ignore...

LE DUC.

Et dites-moi, monsieur, cette histoire est-elle vraie?... ce général... ce consul?..

GEORGES.

Veuillez m'écouter, monseigneur; vous avez vu dans ce livre seulement l'histoire des premiers triomphes de Napoléon. Pendant dix ans, la fortune lui sourit; il marcha de victoire en victoire; des rois formaient sa cour; un empereur l'avait nommé son gendre; sa puissance était au comble; mais plus tard, en Russie, la fortune abandonna ses ai-

gles. Trahi par ceux qu'il avait comblés de bienfaits, il vit son trône s'érouler sous les efforts de l'Europe entière coalisée contre lui.

Le malheureux !...

LE DUC.

GEORGES.

Oui, il fut bien malheureux ; mais ce qui surtout excitait ses regrets, c'était son fils.

LE DUC.

Il avait un fils ?

GEORGES.

Un fils, qui naquit au milieu des pompes triomphales ; un fils qui devait un jour régner sur dix royaumes, et qui maintenant...

LE DUC.

Maintenant...

GEORGES.

Mais revenons à Bonaparte... Aimant mieux abandonner des chances de succès que d'allumer une guerre civile en France, il abdiqua, et partit pour un lointain exil.

LE DUC.

Avec son fils ?

GEORGES.

Non, non, monseigneur ; avec quelques vieux soldats, ses compagnons d'armes...

LE DUC.

Mais son fils...

GEORGES.

Son grand-père le retint et l'éleva à sa cour.

LE DUC.

Le priver de... il devait être bien à plaindre !

GEORGES.

Oui, car ce fils fut toujours l'objet de ses pensées, de sa tendresse ; et dans son affreux exil, sur ce rocher brûlant de Sainte-Hélène, où la politique l'avait relégué... Ah ! monseigneur, ce fut là qu'il pleura son fils... ce fut dans ses longues nuits d'insomnie que les soins de son enfant eussent été bien doux pour son cœur !... Et quand la douleur, quand la fièvre le dévoraient, un baiser, une caresse de ce fils lui eussent fait tant de bien ! et puis il se fût plu dans la retraite à former sa jeune raison, à en faire non pas un roi, mais un homme ; car ce fils avait votre âge, monseigneur... ✕

LE DUC.

Mon âge !...

GEORGES.

Enfin les souffrances et les chagrins usèrent cette âme si forte ; Bonaparte mourut...

LE DUC.

Sans revoir son fils ?..

GEORGES.

Sans le revoir... Mais avant de rendre le dernier soupir, il appela mon père qui l'avait suivi.

LE DUC.

Votre père avait suivi Bonaparte ?

GEORGES.

Oui, monseigneur ; et connaissant son inaltérable attachement : Mon vieux camarade, lui dit l'empereur, je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas voir mon fils avant de mourir ; mais ce regret sera moins poignant si tu me promets de remplir mes dernières volontés... Ce fils est maintenant à Vienne, à la cour d'Autriche. (*Mouvement du duc.*) On l'élève, m'a-t-on dit, dans une complète ignorance de son nom, on lui cache qu'il me doit le jour.

LE DUC.

Grand Dieu ! quel soupçon !..

GEORGES.

Promets-moi de faire tout au monde pour parvenir jusqu'à lui, pour le voir et lui dire combien son père l'a aimé... lui dire que tu as vu bien souvent couler mes larmes en pressant sa jeune image sur mes lèvres... et puis, tu lui remettras ces cheveux... ce portrait... c'est le mien, et je mourrai content, en pensant que ses yeux s'y arrêteront avec amour.

LE DUC, *avec anxiété.*

Après, monsieur, après.

GEORGES.

Mon père promit tout ; mais bientôt j'eus à le pleurer aussi ; il me légua le soin d'acquitter sa promesse, et depuis un an, monseigneur, j'habite les environs de Vienne, épiant les moindres démarches du fils de Bonaparte, attendant une occasion favorable pour arriver jusqu'à lui.

LE DUC, *hors de lui.*

Achevez, monsieur, par pitié !

GEORGES.

Et pour lui dire : Monseigneur, ce jour est le plus beau de ma vie, puisque je puis remettre en vos mains un dépôt sacré... ce portrait, ces cheveux, les voici..

(Il les lui présente à genoux (1).)

LE DUC, *poussant un cri déchirant.*

Ah !.. il se pourrait... moi... moi... son fils... Ah ! donnez... donnez... (*Il baise ces objets, et, courant à une glace, il se com-*

(1) Un portrait en miniature, une boucle de cheveux enfermée dans un médaillon.

pare avec le portrait.) Oh ! mon père !.. mon père !.. ce front... ces yeux... oui, ce sont les siens !.. Ah ! je comprends tout maintenant... mes souvenirs s'expliquent... l'isolement dans lequel on m'a jeté... leurs mensonges... leurs désirs... Les infâmes !.. ils ont osé me cacher ma naissance, me dire que j'étais duc, prince, que sais-je... quand je suis le fils de Bonaparte mort à Sainte-Hélène !..

GEORGES.

On vient de ce côté... De grâce, monseigneur, calmez cette agitation.

LE DUC.

Oui, vous avez raison, je veux me donner le plaisir de les confondre.. Entrez, monsieur, entrez là... vous paraitrez quand il en sera temps...

(Il fait rentrer Georges par la porte secrète.)

SCÈNE XV.

LE DUC, *seul.*

Quelle politique étroite et barbare !.. Me cacher que je suis le fils d'un grand homme ! m'élever dans une ignorance absurde !.. Que pouvaient-ils donc craindre ! est-ce que j'ai la tête de mon père !.. (*Il s'assied et contemple le portrait.*) Mon pauvre père ! il est donc vrai, tu m'appelais à ton lit de mort... ta dernière pensée fut pour moi, et je n'étais pas là !

(Il pleure.)

SCÈNE XVI.

LE DUC, L'ABBÉ, LE COMTE.

L'ABBÉ.

Monseigneur on n'attend plus que vous pour l'office du soir.

(En entendant l'abbé, le duc essuie ses yeux et se lève vivement.)

LE DUC, *à part.*

Ah !.. (*Haut*) C'est bien, monsieur l'abbé, dans un instant je vous suis ; mais avant, je désirerais demander quelques renseignements à mon digne gouverneur.

LE COMTE, *saluant,*

Monseigneur, je suis à vos ordres...

LE DUC..

Oui là, tout-à-l'heure... je rêvais à quelques points d'histoire qui ne me paraissaient pas suffisamment éclaircis.

LE COMTE.

C'est sans doute d'histoire ancienne qu'il s'agit... des Grecs... des Troyens...

LE DUC.

Non, c'est d'histoire inoderne ! (*Le comte fait un mouvement.*) C'est d'histoire de France ! (*Autre mouvement du comte.*) Et vous, M. de Walterbruth, qui m'avez donné de si bonnes leçons, vous ne refuserez pas sans doute de m'éclairer encore aujourd'hui de vos lumières ?

LE COMTE, *saluant.*

Certainement, monseigneur... (*Bas à l'abbé.*) Vous allez voir comme je procède.

LE DUC,

Eh ! bien, M. le comte, dites-moi, que pensez-vous de Bonaparte ?

Ensemble.

LE COMTE, *reculant de frayeur.*

Hein ?..

L'ABBÉ, *de même.*

Que dit-il ?

LE COMTE.

J'ai sans doute mal entendu : monseigneur me fait l'honneur de me demander !..

LE DUC.

Ce que vous pensez de Napoléon Bonaparte ?

LE COMTE, *balbutiant.*

Mais, en vérité, il me serait assez difficile... de répondre... il me semble avoir déjà eu l'honneur de dire à Votre Altesse que ce Bona... Bone... Bonaparte, je ne sais pas positivement son nom, était un feld-maréchal des armées de Sa Majesté Louis XVIII, qui l'avait fait marquis et chevalier de ses ordres, en récompense de ses bons et loyaux services.

(*Le comte fait un signe d'intelligence à l'abbé qui hausse les épaules.*)

LE DUC.

C'est singulier !.. on m'avait assuré à moi... qu'il s'était fait empereur... empereur des Français...

LE COMTE, *à part.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines ! (*Haut.*) Pardon, monseigneur... je puis me tromper... il y a tant de versions différentes... d'ailleurs, je... pourtant... (*A l'abbé.*) Venez donc à mon secours, l'abbé... je ne sais plus où j'en suis...

LE DUC.

Oui... parlez, vous... M. l'abbé...

L'ABBÉ.

Puisque monseigneur l'exige, je me ferai un devoir de rétablir les faits un peu altérés, il est vrai... par M. le comte... et sans chercher à m'expliquer quel intérêt peut vous inspirer ce Bonaparte...

LE DUC, *se contraignant à peine.*

Oh ! ma patience!.. ma patience!.. Quel intérêt monsieur... quel intérêt... vous le demandez?... mais ce Bonaparte, qui pendant dix ans a fait trembler le monde... ce Bonaparte, mort dans l'exil, n'a-t-il pas laissé un fils... et ce fils élevé dans une cour étrangère, croyez-vous qu'il ait pu ignorer long-temps quel sang coulait dans ses veines?... croyez-vous qu'il n'ait pas droit de demander compte à ses instituteurs de tous leurs lâches mensonges?..

LE COMTE, *bas à l'abbé.*

Tout est perdu !

L'ABBÉ.

Je puis vous assurer que vous êtes dans l'erreur...

LE DUC, *hors de lui.*

Ah ! vous me faites pitié!.. Eh ! bien, démentirez-vous ces témoignages irrécusables?... ces cheveux, ce sont ceux de Napoléon... ce portrait, c'est le sien... démentirez-vous aussi un Français, qui a tout bravé pour arriver jusqu'à moi?..

L'ABBÉ ET LE COMTE.

Un Français...

LE DUC, *allant chercher Georges.*

Venez, monsieur, venez répéter ce que vous m'avez révélé; venez leur attester que je suis le fils de Napoléon, et qu'ils vous démentent, s'ils l'osent!

(Georges paraît.)

LE COMTE.

Eh ! mais je le reconnais, c'est le jeune Français qui vint l'autre jour me demander la permission de présenter un livre à Son Altesse.

LE DUC.

Et vous voyez, monsieur le comte, qu'il s'est passé de votre permission.

LE COMTE, *à Georges.*

Jeune homme !.. jeune homme !.. cette imprudence pourra vous coûter cher!

LE DUC.

Pas de menaces... monsieur est ici sous ma sauve-garde, et j'entends qu'il soit respecté... d'ailleurs, messieurs, j'ai été confié à votre surveillance, elle a été mise en défaut, et en faisant un éclat, vous vous perdriez les premiers.

L'ABBÉ, *au comte.*

Il a raison.

LE DUC.

Moi-même je me tairai, mais je mets des conditions à mon silence !.. Comte de Walterbruth, vous vous demettez le plus tôt possible de vos fonctions auprès de moi ; aussi bien

maintenant nous nous accorderions difficilement... vous entendez...

LE COMTE, *saluant.*

Oui, monseigneur !..

LE DUC.

Quant à vous, monsieur l'abbé, vous devez comprendre qu'il vous faut renoncer à vos projets. Le fils de Napoléon ne doit pas s'ensevelir dans un cloître... comme lui, il sera soldat; mais il n'oubliera jamais l'exemple sublime donné par son père, qui aima mieux renoncer à sa puissance que d'allumer une guerre civile, et il briserait son épée plutôt que de la tirer contre la France, sa véritable patrie (1). (*A Georges.*) Monsieur Georges, votre tâche est remplie, ce jour a été pour moi un grand jour! En me révélant ma naissance, vous m'avez imposé des devoirs que je saurai remplir; vous allez retourner dans cette belle France que je ne dois plus revoir... non, jamais; car l'élève de l'Autriche ne pourrait qu'y apporter le trouble et la discorde; pour être aimé de la jeunesse française il faut avoir été élevé au milieu d'elle. Mais dites bien à vos... à mes compatriotes, que de loin je ferai toujours des vœux ardents pour leur gloire et leur bonheur. Tenez, monsieur Georges, prenez cet anneau, portez-le pour l'amour de moi, et qu'il vous rappelle quelquefois le pauvre François, condamné à un exil éternel. (*D'une voix étouffée.*) Adieu!.. (*Il tend les bras à Georges qui s'y précipite; puis se dégageant :*) Maintenant, messieurs, entrons à la chapelle... allons prier pour mon père.

(Il serre la main à Georges et s'éloigne précipitamment suivi du comte et de l'abbé. La toile tombe.)

(1) Ici l'orgue commence à jouer dans l'oratoire, et continue doucement pendant tout le reste de la scène.

FIN.

